

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — Etats-Unis, \$3.50
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIV.

No. 3.

JEUDI, 18 JANVIER 1883

Prix du numéro : 7 centins.—Annonces, la ligne : 10 centins
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

SOMMAIRE

TEXTE : Le petit-poisson, par Benjamin Sulte.—Le commerce et la colonisation, par G.-A. Dumont.—Deux tombes, par Ignatus.—Notes commerciales.—Nos gravures : Les derniers touristes ; M. Louis Blanc.—Choses et autres.—Une envie, par Alphonse Lafitte.—Poésie : Vision, par Léon Riotor.—Envers et contre tout, par André Gérard (suite).—Les violettes, par P. Chalon.—Nouvelles diverses.—Origine des moutons mérinos.—Les échecs.—Le jeu de dames.

GRAVURES : Décembre.—Paris : Les derniers touristes,—Louis Blanc, décédé le 6 décembre.

LE PETIT-POISSON

Apprécié de tout le monde—mais peu étudié sur la table, il est désigné comme le "petit-poisson des Trois-Rivières." Bon mets ; à quoi sert d'en dire davantage.

Lui qui arrive avec les fêtes de Noël et du jour de l'An, pourquoi n'a-t-il point sa place dans l'histoire de nos mœurs et coutumes ? Parcequ'il est modeste, petit, muet comme un poisson.

C'est à nous de parler pour lui. Sa cause est la nôtre. Que de gens il a régalé qui n'ont jamais songé à faire sa connaissance ! Je vous le présente, ami mangeur, et tout me porte à croire qu'un aimable commerce s'établira entre vous et lui.

Le pays des Trois-Rivières a été et est encore riche en diverses espèces de poissons. Les anguilles y pululent. Les achigans se cachent par troupes dans ses battures. Les éturgeons de cinq ou six pieds se jouent dans les anses et à l'abri des pointes de terre. Le brochet décime à son aise les tribus paisibles des petits coureurs de rivières ; plus le brochet en gobe, plus il en vient. La carpe se plonge avec délices dans les roseaux et les longues herbes. La loche rôde sous la glace. L'éperlan se cache dans les criques où l'eau est glacée en toute saison. La truite des lacs bondit dans les réservoirs que la nature a façonnés pour elle.

La vie sous les eaux, qui s'en occupe ! Ces poissons que l'on achète au marché, mais que personne n'a vu dans leurs "pâturages," ne nous intriguent presque pas. Vous avez le secret des "pommes fameuses" de Montréal, des fromages raffinés de l'île d'Orléans, des bluets du Saguenay—savez-vous ce que pourrait vous raconter le petit-poisson des Trois-Rivières ?

C'est un voyageur. Son champ de course s'étend de Terre-Neuve aux Trois-Rivières. De plus gros personnages que lui n'ont pas vu tant de choses curieuses. Qu'il écrive ses mémoires, vous en serez surpris. Suppléons un peu à l'absence de renseignements sur son compte, puisque les journaux canadiens n'en parlent que pour annoncer la vente de ces nomades intéressants.

L'automne, sur les rivages de Rimouski, ils arrivent en véritables bancs. On les pêche à la ligne. Il s'en égare dans les barrages construits pour prendre de plus forts individus. Mais le groupe principal continue sa marche. En décembre, Québec a connaissance de sa venue. Les amateurs ouvrent la couche de glace qui borde le fleuve et y plongent des lignes. Un par un, le poisson est amené jusque dans la poêle à frire. La côte nord commence à fourmiller de petites bandes qui frôlent le dessous de la glace, comme si la fatigue du voyage obligeait ces agiles nageurs à laisser de plus en plus les couches d'en bas et à flotter sur une eau plus dormante. Les riverains du fleuve leur font une guerre d'extermination, sans se demander quelle contrée les a vu naître, où ils vont, ce qu'ils deviendront. A partir de Sainte-Anne de la Pérade, après avoir franchi les rapides du Richelieu, ils serrent les rangs, prennent le fil de l'eau le plus raide, poussent en avant à petites journées et ne s'écartent point des "bordages" de la rive nord. Les pêcheurs de Batiscan et de Champlain les attaquent avec des moyens proportionnés à l'abondance de cette récolte. Cependant, il faut aller aux Trois-Rivières pour voir porter les grands coups.

D'où viennent les morues, les harengs, les sardines ? Des profondeurs de l'océan. Leurs habitats peuvent avoir variés avec les âges géologiques ; depuis plusieurs

siècles ils n'ont pas changé : aux hommes de les découvrir. Ce qui est certain, c'est le mouvement de ces peuplades qui détachent des essaims vers nos fleuves et nos rivières lorsque arrive le temps du frai. Le développement des œufs dans le corps de l'animal lui fouette le sang—si je puis ainsi m'exprimer. Il se met en devoir de combattre l'apoplexie par l'activité de tout son être. Ses œufs seront confiés aux sables d'une plage lointaine, et, pour atteindre ce but, il faut se mettre en route sans tarder. Le "petit-poisson" part de Terre-Neuve ou d'ailleurs et entre dans le grand fleuve. Il longe les bords de ce chemin royal. Tant que le flot descend, il le remonte. Quand la marée repousse le courant, il la suit et se repose, mais il monte toujours ! Ira-t-il loin ? Aussi loin qu'il éprouvera la résistance de la marée contre le courant naturel du fleuve. Ce jeu des forces de l'eau s'arrête au lac Saint-Pierre. Le "petit-poisson," gonflé d'œufs, harassé de sa longue traite, entre dans les Trois-Rivières.

Avant de se nommer le Saint-Maurice, cette rivière portait le nom de "rivière des Trois-Rivières"—à cause des îles qui divisent son embouchure en trois branches.

Le poisson ne connaît que les deux chenaux du nord-ouest. Il s'y engage avec ardeur : la fin de son ascension approche : les œufs sont larges et deviennent inquiétants. Ici, l'homme guette la bête.

Le pêcheur établit un cabanage sur la glace ; il y couche ; il y mange. Tout à côté, il pratique un trou qui a la forme d'un carré allongé, mesurant six pieds dans sa longueur. Par cette bouche, il plonge en plein courant ce qu'il appelle un "coffre," sorte de grande boîte formée de rets montés sur une mince carcasse de bois. L'appareil est ouvert par le bout qui doit rencontrer le poisson. Celui-ci, remontant le fil de l'eau en masses très pressées, s'engouffre sans hésitation dans l'impasse et s'empile au fond du piège, ne pouvant trouver passage. Lorsque le pêcheur juge que la nasse ou varvau (car c'est tout cela ensemble) est chargée, il la lève et verse sur la glace un ou deux minots de ces petits êtres frétilants qui se tortillent et luttent contre la mort en se jetant de tous côtés. L'air et le froid finissent par en avoir raison. Ils se raidissent et demeurent immobiles, la plupart tordus et repliés sur eux-mêmes ; quelques-uns enlacés et formant des anneaux accrochés côte à côte. On les ramasse à la pelle et une voiture entourée de planches les reçoit pour être portés au marché. Ce qu'il s'en prend est incroyable. La manne dure quinze jours, commençant la veille de Noël et se terminant vers le 10 janvier, quelquefois plus tard. En redescendant du rapide des Forges, où il a laissé ses œufs, ce poisson fréquente l'eau profonde ou s'éparille par toute la rivière, car on ne le prend plus à cette époque. On m'assure qu'il reparait à Rimouski vers le mois de juin, gagnant la mer, ou plutôt les lieux encore inconnus qui lui servent de "patrie," ou d'habitat.

Les œufs éclos, que font les petits ? Je n'en sais rien ; toutefois, je vous le dirai. Ils se dirigent vers l'Atlantique. Cela est évident puisqu'ils reviennent de là par la suite frayer au même rapide des Forges qui les a vu naître.

On le nomme "petit-poisson" et aussi "petite-morue ;" les Anglais disent : "tommy cod," ce qui signifie à peu près "morue naine."

J'ai souvent rencontré le nom de "petite loche" appliqué à notre PETIT-POISSON, mais ceci est incorrect. La loche abonde autour des Trois-Rivières : c'est un poisson bien différent de celui dont nous occupons en ce moment. Sous le rapport de la taille, il est triple de l'autre. Et il ne se pêche pas de la même manière. Pour prendre la loche, on pratique des trous dans la glace, à une verge de distance les uns des autres, dans le sens du courant de l'eau. Une corde, à laquelle sont suspendues de courtes lignes garnies d'hameçons, est enfilée de la première ouverture à la dernière, et ses deux bouts réunis ensemble sur la glace forment une chaîne sans fin. Le poisson approche de la lumière qui pénètre l'eau par les trous, voit les appâts, mord et se trouve pris. De deux heures en deux heures, un homme ou un enfant visite la ligne en la faisant glisser comme une courroie sur ses poulies, et, à mesure que le poisson se présente, on le décroche et on remet un ap-

pât à l'hameçon. La loche est excellente à manger, surtout lorsqu'elle a été tuée par la gelée au sortir de l'eau. Celle que l'on prend l'été ne vaut guère. Dans mon dictionnaire de cuisine, j'expliquerai ces détails.

Si ce "petit-poisson" était l'enfant de la morue, il ne viendrait pas frayer jusque chez nous. Ses domaines maritimes lui suffiraient. Il ne resterait pas toujours petit. Ses habitudes se rapprocheraient des géants avec lesquels on le confond.

Formant une classe distincte, il a pourtant avec la morue des points de ressemblance. Sa conformation nous frappe ; de là le terme anglais *tommy cod*.

La destruction qu'on en fait durant le mois le plus important pour leur multiplication, n'en diminue pas le nombre. Chaque individu pris aux Trois-Rivières renferme des centaines d'œufs, mais, comme les morues, il suffit qu'il en échappe quelques-uns—et la tribu se repeuple. Depuis deux cents ans et plus qu'on les pêche par tonneaux, ils se maintiennent, dit-on, au chiffre des anciennes émigrations.

Si jamais le rapide des Forges est transformé par l'industrie de l'homme, "le petit-poisson" cessera de passer entre les îles Saint-Quentin et de la Poterie. Il choisira une autre rivière. Les endroits restés à l'état sauvage seront ses lieux de rendez-vous.

BENJAMIN SULTE.

LE COMMERCE ET LA COLONISATION

Depuis que la crise financière se fait sentir, et que l'émigration des Canadiens se fait sur une si grande échelle, plusieurs écrivains ont essayé de démontrer que le seul moyen d'empêcher l'émigration de nos compatriotes dans les Etats de la république voisine, et de relever le commerce languissant était la colonisation des terres incultes du Canada.

Nous sommes de leur opinion ; nous pensons de même que la seule manière de donner au commerce son ancienne activité, et de faire disparaître l'état de gêne dans lequel nous sommes, est d'empêcher l'émigration des cultivateurs par tous les moyens possibles, et d'attirer vers la campagne la classe pauvre des villes.

D'ailleurs, quelles sont les causes de l'inactivité commerciale et de la misère que nous subissons ? N'est-ce pas l'abandon dans lequel est laissée l'agriculture ?

Mais nous regrettons de le dire, les cultivateurs ne pensent pas comme nous. En effet, au lieu de continuer la culture des terres, de s'instruire des malheurs de ceux qui ont émigré et d'écouter les conseils que la presse est unanime à leur donner, ils abandonnent ces terres que leurs aïeux ont arrosées de leurs sueurs et sur lesquelles ils ont goûté tout le bonheur de la vie champêtre, pour aller habiter les villes, qu'ils ne voient qu'à travers un prisme idéal et où ils espèrent avoir plus d'aïeance ; mais ils n'y trouvent le plus souvent que déceptions. Non seulement, ils se rendent malheureux, mais de plus ils augmentent la misère qui règne déjà dans les villes, qui n'ont pas même assez d'établissements industriels pour faire vivre leur propre population.

Malgré cela, l'émigration se continue et elle ne s'arrêtera probablement que lorsque nos campagnes seront complètement dépeuplées.

En effet, que voyons-nous présentement ? Les agriculteurs abandonnent leurs terres et émigrent dans les villes, qui possèdent déjà trop de population pour le nombre de leurs usines. Très souvent, ils ne peuvent trouver d'emploi ; alors ils végètent et deviennent les parias des villes.

D'autres cultivateurs ne font pas la même chose, c'est-à-dire ils ne quittent pas la campagne, mais forcent, en quelque sorte, leurs fils à la laisser. Et voici comment. Ils envoient leurs fils dans les collèges pour leur faire donner de l'instruction. Lorsqu'ils ont terminé leurs cours on s'empresse de leur offrir un état. Qu'on n'aille pas croire qu'on leur offre celui d'agriculteur. Oh ! non. Ils ont des prétentions beaucoup plus élevées. Leur hésitation n'est pas longue. N'y a-t-il pas les professions libérales : le barreau, le notariat, l'art médical ?

Sans réfléchir, n'écouter que leur orgueil, leur